

Régis Descott

L'EMPIRE DES ILLUSIONS

roman



Denoël

Extrait de la publication

L'EMPIRE DES ILLUSIONS

Régis Descott

L'EMPIRE
DES ILLUSIONS

Denoël

roman

Ouvrage publié sous la direction
de Françoise ROTH

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1998, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-24691.4
B 24691.8

À D., G. et E.

1.

Contre toute attente il avait dormi comme un enfant. Dans le reflet de la vitre il avait inspecté son visage bouffi par le sommeil, la peau du front barrée d'un sillon vertical. Sa bonne mine l'avait choqué. Ce n'était pas le jour. Il avait même goûté la saveur du café et celle du pain grillé, plaisir dont l'appréciation lui semblait sacrilège, avant de revêtir son habit de deuil. Ces pensées, se fit-il la réflexion, étaient issues du plus profond de l'éducation qu'il avait reçue. Morale et préjugés bourgeois. En aucun cas le sacrilège ne pouvait se trouver dans le goût du pain. Et la matinée passée dans ses vêtements trop raides, à entendre les grincements du parquet et les sanglots étouffés de sa mère derrière la cloison, lui avait paru interminable.

À dix heures les pompes funèbres étaient arrivées comme une délivrance. Dès que les sabots des chevaux avaient martelé le pavé de la cour, il s'était précipité à la fenêtre pour suivre l'apparition de la voiture noire comme un puits. De son point de vue dominant, il avait observé trois bonshommes ramassés en descendre, couleur charbon, avec des gestes précis de personnes à leur affaire. Drôle de métier qui consiste à prendre des airs graves pour des gens que l'on n'aura connus que morts. C'est pénétrer dans l'intimité des familles dans d'étranges circonstances. Principale qualité requise : être invisible. On peut

éprouver du respect pour les larmes et de la superstition pour la mort, et l'on évacue tout ça au bistrot après le service. La routine. Quelle était la part de comédie ? Et de voyeurisme ? Un haussement d'épaules avait dissipé ces interrogations alors que les trois « passeurs » disparaissaient dans l'hôtel. Trois hommes aux regards qui évitaient soigneusement de croiser le vôtre.

Il avait tenu à être là avant qu'on n'enferme son père dans la boîte, histoire d'imprimer une dernière fois son visage impassible, étranger. La chambre mortuaire était pour lui encore pleine de fureur, d'éclats de voix et de violence contenue, et il avait entendu les chocs du marteau avec soulagement. « Si seulement ça pouvait y clouer aussi le fardeau de ma culpabilité. »

Son frère et lui avaient aidé à porter le cercueil jusqu'à la voiture. Il était pesant comme la mort. La voiture ceinturée de franges ébène s'était affaissée sous son poids. L'un des chevaux coiffés d'un plumet pareil à ceux surmontant les shakos de hussards avait frémi, comme s'il avait senti la gravité de la charge.

Puis on avait suivi le corbillard sur les quais de la Garonne, là où la fortune du défunt — puissant armateur parti de pas grand-chose — s'était bâtie. Cette dernière promenade en guise d'hommage le long des bricks, des sloops et des goélettes immobiles était une idée saugrenue de sa mère. La douleur peut parfois rendre bêtement sentimental. Un égarement passager. Les débardeurs avaient regardé en silence passer le fourgon mortuaire, interloqués. Edmond Langlois, l'un de leurs principaux employeurs, faisait un dernier crochet pour les saluer avant son grand voyage. Ça valait bien une minute de recueillement, même si l'homme n'était pas aimé — il avait fait feu de tout bois, sans scrupule, joué du commerce triangulaire... le temps de voir la voiture disparaître. D'autant qu'en ce mois d'avril 1812, avec le Blocus continental qui s'étrait, le travail n'abondait pas.

À présent le cercueil était face à la trappe du caveau familial, près d'être englouti dans l'oubli, premier occupant de ce monument prétentieux érigé pour accueillir une dynastie. L'homme était prévoyant. Et secret. Ses proches n'avaient découvert l'existence de ce tombeau que l'avant-veille, chez le notaire. Au moins la voile et le crucifix de marbre qui s'élançaient vers le ciel dans un ultime sursaut de vanité serviraient de point de repère dans le cimetière. Une telle surprise n'était pas rassurante : combien d'autres encore en découvriraient-ils, comme autant de diabolotins jaillissant de leurs cubes ? Sa femme s'était sentie flouée, un serrement au cœur s'ajoutant à la douleur. Et elle ne pouvait s'empêcher de fixer cette statue mortuaire sous laquelle elle irait sans doute rejoindre un jour son mari. Une voile ! Quelle idée. Le sculpteur avait dû se pincer pour ne pas rire. Elle n'était pas seule à s'en émouvoir. En d'autres circonstances Raphaël aurait émis un sifflement moqueur.

Le plus bel échantillon de personnalités bordelaises formait un dernier carré pour les adieux. Un enclos de statues sombres. Marchands, bourgeois, propriétaires, notables, tous égaux devant le grand plongeon. La brutalité de la mort les avait frappés. On ne mourait pas comme ça chez eux. Et dans sa chambre ! Le crâne défoncé, le corps trouvé gisant dans son sang. C'était bon pour les anonymes des champs de bataille, les conscrits, les duellistes, les inconscients, les fous, éventuellement les petits boutiquiers et leurs recettes de fin de semaine. Pas pour eux. Il y avait de l'indignation dans leurs yeux, de la peur aussi. Raphaël tourna son regard vers sa mère et son frère qui la soutenait en lui tenant le bras. Lui ne pouvait pas pousser l'indécence jusque-là.

L'officiant avait terminé son oraison. Le cercueil fut soulevé des tréteaux sur lesquels il reposait, et disparut au fond du trou avec un raclement sinistre. La trappe était étroite, c'était plus délicat que de le déposer dans une tombe fraîchement

creusée. Quand la boîte fut tout à fait hors de vue, absorbée par l'obscurité, Raphaël eut un moment de panique. Il n'y avait plus de retour en arrière possible, et il fut submergé par les images de cette soirée fatale.

Pour une dette de jeu plus importante que les autres son père l'avait convoqué dans sa chambre. Ils ne s'étaient pas parlé depuis des mois. Il en avait assez de payer pour un incapable. Lui-même en serait convenu, après tout cela faisait longtemps qu'il attendait le moment où la corde allait rompre, mais son père s'était emporté. Enivré de ses propres paroles, il s'excitait tout seul, l'arrogance de son cadet le rendait fou. Il n'avait pas fait fortune ainsi pour voir son fils tout perdre aux cartes. Sans oublier cet imbécile de Mauclerc, l'amputé d'Austerlitz ou de je ne sais où, qui donnait des leçons d'escrime. Avec une seule main et un moignon ! On en parlait dans toute la ville, bête de cirque au rang des femmes à barbe, hommes-singes, frères siamois... Son fils passait en sa compagnie le plus clair de son temps, à l'entendre ressasser ses campagnes, préférant l'apprentissage de l'épée à celui des affaires. Raphaël avait senti un frisson lui parcourir l'échine. Il se sentait plus proche du maître d'armes que de ce père riche à crever. Le capitaine et sa petite chambre encombrée de ses souvenirs de guerre : son casque de dragon rutilant comme au premier jour, ses épau-lettes, son sabre de cavalerie, sa Légion d'honneur, petit hochet qu'il astiquait au revers de sa manche. Et tous ces regrets qui galopaient dans sa tête plus vite qu'à la charge. Un vieillard radotant que la prise de la poignée d'un sabre métamorphosait en fauve. Ou en insecte. Les yeux plissés, les pas courts et vifs, le bras gauche en élytre, le dard en avant.

Était-ce un moyen de préparer l'avenir ? À suer au cours de passes d'armes dans un grenier surchauffé ? A-t-on besoin de se battre ? L'armateur, comme il l'appelait, serrait les poings en rugissant comme un lutteur de foire dans sa chambre qui

paraissait soudain trop fragile pour contenir une telle fureur. Raphaël restait immobile en le regardant. Il était aussi souple et vif que son père était puissant.

Puis son frère était venu sur le tapis, le bon, le raisonnable, le successeur désigné à la tête de la société. Raphaël n'en pensait pas moins. Cette course à la puissance financière, à la respectabilité. Le cadet de ses soucis. En ce sens il était comme sa mère. Elle que l'enrichissement de son mari laissait de marbre. Le désintéressement fait femme. Un miroir où la vanité s'ébréçait. Mais avec ça joueur, et noceur. La honte d'une famille. La ville ne lui réussissait pas ? Il voulait bien lui donner une dernière chance : les chemins de contrebande de la Turquie à l'Europe du Nord à dos de mulet. Une activité qui devrait lui convenir... L'idée n'était pas dénuée de charme, mais ça lui déplaisait de tirer ainsi dans le dos de l'Empereur. Mauclerc l'avait trop bien conditionné. Et puis Raphaël était ailleurs, il regardait la pendule sur la cheminée, le bureau plat, la bergère où son père le faisait cavalier sur ses genoux quand il était enfant. Un souvenir déplacé qui lui provoqua un sourire au coin des lèvres. L'armateur se sentit la cible d'une nouvelle moquerie. Une épouvantable méprise. Comme il était irritable il sortit de ses gonds. Il détestait ne pas être pris au sérieux. Il rugit. Raphaël eut à peine le temps de voir le poing arriver. Il s'attendait à tout sauf à ça. Il esquiva. Réflexe acquis à la salle d'armes. Un gros bonhomme à neutraliser sans tarder. Riposte. Son poing lancé sous le menton. L'adversaire qui écarquille les yeux, surpris par l'affront, et qui bascule en arrière. Mais l'adversaire c'est son père. Et Raphaël a à peine le temps d'apercevoir le coin saillant de la cheminée de pierre. Il veut s'élançer, le rattraper dans sa chute, trop tard. Après un choc à vous glacer le sang, la masse inerte s'affale au sol.

Les mains courent sur le poitrail, s'agrippent au visage, tentent de le soulever, de le ramener à la vie par des claques. Le teint rubicond a viré au blafard. Sous le crâne une mare de

sang s'étend comme la lèpre. La salle d'armes est loin, et son père est mort.

La qualification du drame dépendait de sa réaction. La sienne transforma l'accident en meurtre : le bruit de la bagarre et les éclats de voix n'avaient rameuté personne, malgré la proximité de la chambre de sa mère. Se dévoiler ? Entraîner dans son déshonneur sa famille ? À quoi bon ? Dans sa tête tout était allé très vite : se mettre hors de cause, pourquoi pas un cambrioleur surpris au mauvais moment ? Son père gardait toujours des rouleaux d'or dans son bureau. Il ouvrit le tiroir, les trouva longs comme des canons de pistolet, les fit glisser dans les poches de son habit, s'approcha de la fenêtre, se ravisa et se pencha sur le cadavre pour lui arracher sa montre de gousset — une répétition minute, merveille de mécanique qui l'avait toujours fasciné —, puis il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin, l'enjamba, se retourna une dernière fois sur son père. La mare lui faisait une auréole de sang, il n'avait pas vu la chose comme ça quand il était penché sur lui. Il crut entendre des pas approcher dans le couloir et écourta ses adieux en se laissant tomber quatre mètres plus bas sur la pelouse.

Une fois au sol il se mit à courir. Au ciel la pleine lune semblait l'observer et dessinait derrière lui une ombre de criminel qui le pourchassait. En se retournant vers la façade de l'hôtel familial il la vit, elle lui parut emblématique de son nouvel état. Il avait agi d'instinct, c'était ce qui l'effrayait le plus. Mais il poursuivit dans la même logique : il lui fallait un alibi. Le capitaine justement, se dit-il en franchissant le mur du jardin qui le séparait de la rue. Une nuit à tout rompre en sa compagnie chez Magaud, principale pourvoyeuse des plaisirs immoraux de la ville. On s'y vautrait avec bonheur, on se laissait envoûter par ses filles et son ambiance, et l'on y dépensait son or sans compter.

Champagne, bordeaux, carafons et litrons, sans oublier le rire des hôtes et l'air rogue de la patronne. Le tout grâce aux

rouleaux ramassés dans le bureau paternel. Seuls les esprits chagrins s'en formaliseraient. Il avait quitté sa jeunesse par effraction, envoyé son père dans l'éternité et abandonné sa maison comme un voleur, et il avait convié son maître sans rien lui dire. Il lui fallait bien cette orgie pour supporter le poids de son parricide. Ivresse. Oubli. Illusion. Toute honte bue.

L'un des employés des pompes funèbres sortit du caveau, le tirant de sa rêverie. Il prit conscience de la présence de sa mère, de son frère et de tous les autres qu'il ne verrait sans doute jamais plus. En croisant le regard plein de commisération de certains d'entre eux, il s'étonna que son crime ne transparaît pas sur son visage aux yeux de tous. Mauclerc n'avait rien vu, pas plus que sa mère et son frère, eux non plus. Appliquée à soi, cette idée était aussi rassurante qu'effrayante. Commettre le pire des crimes et ne rien encourir ? Trop beau pour être vrai. Lorsqu'ils eurent tous fini par s'éloigner, le laissant seul face à son destin, il sentit une larme couler le long de sa joue. Il pleurait sur son sort.

Le lendemain il serait loin. Dans les armées de l'Empereur où il n'aurait plus à jouer cette affreuse comédie. On disait çà et là que l'étoile impériale commençait à se ternir. Il pouvait laisser dire : ce n'était pas pour la gloire qu'il y allait. Il fuyait dans l'inconnu avec l'intention de s'approcher de cette légende vivante qui pliait encore le pays et l'Europe entière sous sa volonté, et dont Mauclerc lui rebattait les oreilles depuis des années. Au fardeau de sa culpabilité s'ajoutait celui de ses illusions. Il ne partait pas gagnant.

Les larmes séchées, il ne vit pas en se redressant sa mère au bras de son frère se retourner pour éviter son regard.

Le 25 juin au matin, la Grande Armée traversait le Niémen sur des ponts de bateaux. Lituanie, première province de Russie. L'Empereur avait réuni la plus grande armée de tous les temps — 600 000 hommes de vingt nationalités différentes — pour aller défier le tsar Alexandre dans son royaume, et pousser ses pions en direction de l'Orient.

Les choses n'avaient pas traîné. De Paris à Meaux on avait roulé à quatre par fiacre, puis en chariot jusqu'à Mayence, avant d'attaquer à pied pour les fantassins le grand-duché de Francfort, la Franconie, la Saxe, la Prusse, la Pologne et enfin la Poméranie, après avoir passé la Vistule à Marienwerder.

La géographie en travaux pratiques et cours accélérés. À ceci près que les cadences imposées aux soldats par l'Empereur amoindrissaient la taille des pays traversés. Et encore n'allaient-ils pas assez vite à son goût, l'idéal ayant été de les déplacer aussi vite que lui-même parcourait le chemin sur ses cartes. La Russie? Une étendue de quelques centimètres carrés parsemée de points désignant les villes, sillonnée de courbes figurant les fleuves, hachurée de traits fins représentant les steppes. Une abstraction.

Il fallait faire vite pour surprendre le tsar avant l'arrivée de l'hiver. Les soldats égrenaient dans leur tête ces noms de

provinces et de villes qu'ils traversaient sans s'y arrêter. La plupart en avaient vu d'autres : Italie, Égypte, Espagne, Autriche... On avalait du kilomètre à mesure que les campagnes se succédaient, ne s'arrêtant que pour s'allonger sur la dure, simples fourmis sur lesquelles veillaient quelques sentinelles somnolentes.

Cette fois, l'Orient et ses inconnues étaient au bout du chemin. À mesure que l'on avançait, le cuivre doré des bulbes du Kremlin se changeait dans tous les esprits en or. L'imagination est la meilleure des alchimies. Les trésors de Golconde paraissaient à portée de main. On disait que Moscou n'était qu'une étape, que l'Europe était devenue trop restreinte pour l'Empereur, que sa grandeur l'y faisait étouffer, et qu'on allait bientôt devenir maître de l'Asie. L'Asie et ses fabuleuses richesses dont on apercevait parfois quelques échantillons débarqués sur le sol de France, au terme d'un long voyage en bateau. Toutes bêtises qui se colportaient en marchant. On affabulait. Les esprits s'échauffaient.

Sur les bords du Niémen, les colonnes le long desquelles on parlait près de vingt langues, affichaient un moral d'acier. Les soldats aux mille uniformes avançaient avec le pas des conquérants, enhardis par les espoirs qui font le pied plus léger et les kilomètres plus courts. L'avancée des premiers jours fut d'autant plus aisée que pas un Russe ne vint l'entraver. On avait levé cette immense armée pour dominer un pays habité par un peuple fantôme. Il y avait de quoi ricaner.

Quatre jours après la traversée du fleuve, un déluge éparpilla ce bel ensemble comme une volée de moineaux, laissant les soldats trempés jusqu'aux os, pataugeant dans la boue et l'obscurité. L'événement aurait pu les mettre en garde. Mais l'Empereur et ses envahisseurs n'allaient pas hésiter pour une intempérie.

À Witebsk, le roi Murat, reconnaissable à sa toque, son aigrette blanche et son manteau flottant, commanda plusieurs

charges de cavalerie sur un ennemi peu accrocheur. Des assauts rapides et légers comme à la parade, qui firent le tour de l'armée et renforcèrent jusqu'au moral des cantinières.

Puis cette timidité de l'ennemi se révéla lassante. Smolensk, Dorogobouï, les colonnes progressaient, le Russe se faisait toujours aussi discret. On avançait dans un pays déserté, et la monotonie des paysages et la frugalité des rations ajoutaient à l'ennui. L'ennui entraînait le doute : chaque jour on s'enfonçait dans l'inconnu, avec le sentiment désagréable de s'éloigner d'autant de ses bases arrière. Certains doutaient tant qu'ils rebroussaient chemin, renonçant aux trésors de Moscou qui leur apparaissaient de plus en plus chimériques. Ils filaient à l'anglaise à la nuit tombée. Des Piémontais, des Polonais, des Bavaois, et tant d'autres qui profitaient du désordre pour retourner chez eux. Leur dévotion aux ambitions de l'Empereur n'excédait pas quelques centaines de lieues. Personne n'aurait pu les en blâmer. D'autres se tiraient une balle dans la bouche. Instantané retour vers nulle part.

Lorsqu'on leur avait annoncé la nouvelle campagne, Raphaël avait cru son heure venue : une fuite à l'est pour creuser un abîme entre son crime et lui. Avec au bout la délivrance. De l'instruction il n'attendait rien. Il était arrivé au centre de recrutement avec les récits que lui avait faits Mauclerc de sa propre incorporation. Les danses autour de l'arbre de la liberté, les chants du type « Les aristocrates à la lanterne » entonnés en cœur, quand on pensait sauver la Révolution en servant sous le Premier Consul. Autant de souvenirs travestis par la mélancolie. La caserne était laide et morne, et l'apprentissage du métier de soldat laborieux en diable. Dès le premier jour il avait abandonné ses attributs de jeune bourgeois, fines étoffes et cuir souple, pour l'uniforme usé et les brodequins craquelés que lui avait remis le fourrier. Il avait regardé ses boucles brunes s'éparpiller sur le sol sous les coups pressés du coiffeur. Il

n'était pas en état de s'en émouvoir. Ni de cela ni du reste. Le destin coiffé par le bonnet d'ourson des grenadiers. Folklore et ligne de fuite. En quelques heures il était devenu un apprenti soldat anonyme. L'absurdité des exercices ne le dérangeait pas. Elle faisait partie de sa pénitence. Il avait l'esprit plein de son parricide, et le fantôme de son père le hantait jour et nuit.

Qui se ressemble s'assemble. Suivant sa pente descendante, il s'était lié d'amitié avec la crème de son régiment, l'aristocratie de la racaille partageant l'allergie de la discipline. Sur les étendues immenses il marchait en leur compagnie : deux voleurs, un meurtrier en fuite et un colosse bagarreur et bègue. Leur relation avait démarré sur une méprise : les quatre lui étaient tombés dessus dans la caserne après avoir repéré sa montre à répétition minute.

Il méditait. « Bon duelliste, mauvais soldat », lui avait dit Mauclerc. Avant de lui raconter l'histoire du jeune sergent Ney, spécialiste des affaires d'honneur de son régiment royal. Une fois maréchal d'Empire, il avait fait une rente à vie à un maître d'armes des chasseurs de Vintimille, qu'il avait quelques années plus tôt mis au chômage en lui tranchant le poignet.

Sa montre à répétition minute, dont l'or et le cadran poli accrochaient le soleil, battait la mesure dans sa main comme le cœur revanchard de son père.

– Ça capte toute la lumière. Un vrai soleil.

Quatre soldats l'encadraient. Le plus petit d'entre eux, bonhomme malingre au visage étroit de rongeur, tendit la main. Quatre c'était trop. Ils lisaient dans ses pensées : le colosse s'avança, les autres s'écartèrent. Il rangea sa montre dans sa poche. L'ombre que projetait la grande masse l'enveloppa tout entier. Les autres observaient tout en jetant des coups d'œil à droite et à gauche. L'habituelle assemblée qui préside à ce genre de cérémonie. Ne pas pénétrer dans la sphère de danger. Se ramasser sur soi-même pour donner moins de prise. Lui tourner autour. Le B.A.-Ba. Soldats français, boxe anglaise.

Dans les rangs de la Grande Armée, Raphaël Langlois espérait l'oubli et peut-être la gloire. Mais la neige russe ensevelit les rêves de ses vingt ans tandis qu'au loin rougeoit Moscou en flammes.


Dans Paris qui pavoise aux couleurs de la monarchie retrouvée, les chiens de l'Empereur ont mauvaise presse. Raphaël, avec quelques autres rescapés de l'enfer, ne pardonnera pas. Sa route croise celle de la dame en turquoise et les beaux quartiers tremblent. Après la tourmente russe, le diable lui-même ne lui ferait pas peur. Le diable non, son incarnation peut-être : Vidocq. Les voleurs jouent aux princes, Raphaël aux amants passionnés, Vidocq au jeu qu'il connaît le mieux : celui du chat et de la souris. Mais Napoléon débarque à Golfe-Juan et la fin du jeu approche. Pour certains, elle se révélera mortelle.

Le roman des soldats perdus de l'Empire dans une mise en scène historique, au ton très moderne.

Régis Descott est âgé de trente et un ans. *L'Empire des illusions* est son premier roman.

Illustration de couverture:
Eugène-Louis Charpentier .
*Prise de la grande Redoute à la bataille
de la Moskova (1812) par les cuirassiers
de Caulaincourt et les fantassins
de la division Broussier (détail).*
© Photo musée de l'Armée, Paris.



B 24691.8  1.98
ISBN 2.207.24691.4
115 FF TTC